

Christianisme et politique dans la revue de Friedrich Naumann, Die Hilfe (1895-1903)

Michel Grunewald

► **To cite this version:**

Michel Grunewald. Christianisme et politique dans la revue de Friedrich Naumann, Die Hilfe (1895-1903). Centre de recherche Ecritures, université de Lorraine. L'humanisme dans tous ses états ou la spiritualité plurielle. Mélanges offerts à Raymond Baustert par ses collègues Marion Colas-Blaise, Joseph Kohnen, Ferdinand Stoll, Frank Wilhelm (Université du Luxembourg), 8, pp.255-272, 2014, Recherches en littérature. hal-01518099

HAL Id: hal-01518099

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01518099>

Submitted on 4 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Michel GRUNEWALD

Centre d'Études Germaniques Interculturelles de Lorraine (Metz) – CEGIL

CHRISTIANISME ET POLITIQUE DANS LA REVUE DE FRIEDRICH NAUMANN, DIE HILFE (1895-1903)

Fondateur en 1895 de la revue *Die Hilfe*, puis, en 1896, de l'« Association nationale-sociale », le pasteur Friedrich Naumann¹, comme beaucoup d'Allemands de sa génération, éprouvait à l'égard de Bismarck un profond sentiment de respect. Sans être pour autant un admirateur inconditionnel du Chancelier de fer, il estimait que le père de l'unité allemande méritait la reconnaissance non seulement comme homme d'État, mais également en tant que chrétien.

1 Théologien protestant de formation, Friedrich Naumann (25 mars 1860 – 24 août 1919) fut l'un des hommes politiques allemands les plus en vue de l'époque de Guillaume II. D'origine saxonne (né à Störmthal près de Leipzig), il fut pasteur à partir de 1886 à Langenberg (Saxe), puis entra en 1890 au service de la « mission intérieure » (*Innere Mission*) à Francfort-sur-le-Main. Fondateur en 1895 de l'hebdomadaire « chrétien-social » (*christlich-soziales Wochenblatt*) *Die Hilfe* (1895-1943), il créa en 1896 l'Association nationale-sociale (*Nationalsozialer Verein*) qui fusionna en 1903 avec l'Association libérale (*Freisinnige Vereinigung*), qui devint la même année le Parti libéral populaire (*Freisinnige Volkspartei*), puis, en 1910, le Parti populaire du progrès (*Fortschrittliche Volkspartei*). Libéral de gauche, à partir de 1907, Fr. Naumann fut, jusqu'à sa mort, membre du Reichstag (avec une interruption en 1912-1913). En 1918, après la fin de la guerre, il fut l'un des fondateurs du Parti démocrate allemand (*Deutsche demokratische Partei, DDP*), dont il fut le premier président. Député de l'Assemblée constituante qui siégea en 1919 à Weimar, il fut membre de la commission qui élabora la constitution qui entra en vigueur le 11 août 1919. Fr. Naumann fut le mentor de Theodor Heuss (1884-1963), premier président de la République fédérale d'Allemagne. Au sujet de Fr. Naumann, du cercle qu'il anima et de l'hebdomadaire *Die Hilfe*, cf. en particulier HEUSS (Theodor), *Friedrich Naumann. Der Mann, das Werk, die Zeit*. Stuttgart/ Berlin : Deutsche Verlags-Anstalt, 1937, 751 p. ; HÜBINGER (Gangolf), *Kulturprotestantismus und Politik. Zum Verhältnis von Liberalismus und Protestantismus*

Ce sont ces deux aspects de la personnalité et de l'action de Bismarck que Fr. Naumann mettait en exergue à la fin de l'article qu'il publia à l'occasion du 80^e anniversaire du fondateur du Reich, en faisant de lui l'homme qui avait su montrer à ses contemporains comment l'action politique pouvait être solidaire d'un « christianisme pratique » :

C'est Bismarck qui a introduit en politique la notion de « christianisme pratique ». Il n'a tiré que partiellement les conséquences qui découlent de cette notion, mais il s'est efforcé d'élever le christianisme au-delà de la charité qui pratique l'aumône. L'époque qui suit celle de Bismarck doit s'approprier l'idée de christianisme pratique avec plus de sérieux encore que la sienne. Un christianisme pratique est un christianisme social, un christianisme de l'action et du partage, un christianisme réformateur et rénovateur, qui ne soit pas un simple christianisme de la coutume, mais la flamme sacrée et ardente de l'esprit de justice et de fraternité².

Sous la plume d'un homme qui avant d'entrer en politique avait été pasteur de la « mission intérieure »³, les lignes qui viennent d'être citées n'ont rien de surprenant. Pendant toute sa carrière et en particulier pendant les premières années de son activité, dont il va être question ici, en tant qu'homme politique et journaliste engagé, Fr. Naumann s'est toujours réclamé d'un « christianisme évangélique pratique, réel et vivant »⁴, tout en refusant les controverses théologiques, mais en inscrivant en permanence son action dans une stricte fidélité aux textes canoniques. Ce « christianisme [...] pratique » était inséparablement lié à la volonté de promouvoir à l'intérieur de l'Allemagne comme dans les relations internationales une « politique pratique »⁵. C'est le lien entre ces deux notions qui est au cœur

im wilhelminischen Deutschland. Tübingen: Siebeck, 1994, 347 p.; KREY (Ursula), « Demokratie und Opposition. Der Naumann-Kreis und die Intellektuellen », in HÜBINGER (Gangolf) und HERTFELDER (Thomas), Hrsg., *Kritik und Mandat. Intellektuelle in der deutschen Politik*. Stuttgart/ München: Deutsche Verlags-Anstalt, Wissenschaftliche Reihe (Stiftung Bundespräsident-Theodor-Heuss-Haus), Nr. 3, 2000, 365 p.; p. 71-92; VOM BRUCH (Rüdiger), Hrsg., *Friedrich Naumann und seine Zeit*. Berlin/ New York: De Gruyter, 2000, 375 p.

2 N[AUMANN], « Bismarck », *Die Hilfe (=H)*, 1^{ère} année (=1) (1895) N°13 (=13), 31.03.1895, p. 3.

3 Cf. note^o 1.

4 N[AUMANN], « Wochenschau », in *H*, 1 (1895) 19, 12.05.1895, p. 1.

5 [ANONYME], « Wochenschau », in *H*, 2 (1896) 45, 08.11.1896, p. 2.

de la présente étude centrée sur la période au cours de laquelle Fr. Naumann fut le chef de file de l'Association nationale-sociale.

Un christianisme moderne

À travers sa volonté de privilégier un « christianisme pratique », Fr. Naumann marquait en premier lieu son désir de continuer à rendre audible le message évangélique au sein d'une société marquée essentiellement par les progrès de la sécularisation. Il importait, disait-il, d'admettre une fois pour toutes que le monde moderne n'était pas « religieux »⁶ et que de ce fait, il fallait réussir à faire en sorte que le christianisme soit pleinement en mesure de répondre aux défis d'une époque de mutation sociale, économique et scientifique. Afin d'atteindre cet objectif, il n'y avait à ses yeux qu'une seule voie pour un chrétien engagé : suivre le chemin tracé par l'apôtre Paul qui en son temps avait choisi comme lieu de sa prédication les grandes métropoles de l'Empire romain, parce que c'était là que se livraient les grandes « batailles intellectuelles »⁷.

Par le biais de cette recommandation, adressée aux protestants, de faire face, au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, à leurs « obligations missionnaires »⁸, Fr. Naumann tirait les conséquences de ce qu'il estimait être l'échec des porte-parole institutionnels du protestantisme qui, à son avis, n'avaient pas été capables de prendre conscience de la nature des défis propres à la société industrielle et portaient de ce fait la responsabilité de la déchristianisation de l'Allemagne. Car il estimait que si la classe ouvrière était devenue plus sensible à l'idéologie social-démocrate qu'au message évangélique, ceci était en grande partie dû au fait qu'à la fin du XIX^e siècle les protestants ne savaient pas parler aux populations des grandes métropoles. Leur échec à ce niveau, tel était son avis, devait les inciter à un retour aux sources et à méditer l'exemple de Luther qui, lui, avait su au XVI^e siècle adapter son message et son langage à la société de son temps⁹.

6 Cf. NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion VIII », in *H*, 9 (1903) 8, 22.02.1903, p. 6.

7 N[AUMANN], « Hoffnung für Großstädte », in *H*, 1 (1895) 29, 21.07.1895, p. 1.

8 N[AUMANN], « Die Berufe », in *H*, 8 (1902) 8, 23.02.1902, p. 5.

9 NAUMANN, « Christentum und moderne Menschen », in *H*, 3 (1897) 52, 26.12.1897, p. 10.

C'est pourquoi, dans le sillage du père de la Réforme, Fr. Naumann estimait qu'une « nouvelle Réforme » était devenue indispensable afin de sortir le protestantisme de l'impasse dans laquelle il se trouvait. Telle qu'il l'envisageait, cette « nouvelle Réforme »¹⁰ devait tenir pleinement compte de l'ancrage du christianisme dans l'Histoire et se développer dans deux directions. En premier lieu, elle devait concerner la manière même dont l'évangélisation était mise en œuvre par ceux qui s'y consacraient: il était indispensable, soulignait-il, que dans le domaine pastoral, on trouve un langage qui permette de faire comprendre par exemple à l'ouvrier métallurgiste que le plan divin qui constituait le fondement de l'évolution de l'univers ne se trouvait aucunement remis en question par les mutations dues au progrès technique¹¹.

Dans l'esprit de Fr. Naumann, pour être pleinement efficace, cette indispensable adaptation de la prédication devait dépasser le simple domaine formel et ne pouvait être dissociée d'une démarche théologique. Friedrich Naumann réclamait à ce niveau tout simplement une adaptation du message théologique à l'évolution des sciences. Car, estimait-il, en raison des découvertes qui avaient marqué le XIX^e siècle ainsi que de l'apparition de nouvelles théories comme celles de Darwin sur l'origine des espèces, on ne pouvait plus continuer à expliquer l'histoire de la création comme aux premiers siècles du christianisme¹². En fonction de tous les changements que connaissait la société, Fr. Naumann, en tant que théologien engagé dans l'action politique, insistait sur l'obligation que le christianisme avait à ses yeux de se détacher de tout dogmatisme, d'adapter son message aux acquis de la science et d'entrer en dialogue avec la pensée moderne. Mais, en même temps, il soulignait que cette exigence ne devait en aucune manière avoir pour conséquence une remise en cause des enseignements fondamentaux contenus dans les textes canoniques du christianisme. Sur ce point, son propos ne laissait place à aucune ambiguïté. Dans les *Lettres sur la religion* qu'il publia en 1903, la conviction qu'il voulait faire partager à ses lecteurs était que dans le « monde nouveau », c'était toujours l'« ancien Dieu » que l'homme continuait à chercher car, affirmait-il, la « puissante mutation » des « idées relatives aux dimensions de la création et à l'origine

10 N[AUMANN], « Reformationsfest », in *H*, 3 (1897) 44, 31.10.1897, p. 9.

11 Cf. N[AUMANN], « Im Eisenwerk », in *H*, 8 (1902) 22, 01.06.1902, p. 7.

12 Cf. NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion VI », in *H*, 9 (1903) 6, 08. 02.1903, p. 7.

de celle-ci» n'« avait pas changé Dieu et ne l'avait rendu ni plus difficilement ni plus facilement perceptible qu'auparavant »¹³. D'où son exhortation à la plus grande modestie à travers l'idée selon laquelle « l'extension des connaissances humaines » n'avait rien modifié à la nature du mystère divin qui, « à l'âge des télescopes », continuait à être aussi impénétrable qu'« au temps de Moïse »¹⁴.

Christianisme volontariste et « politique pratique »

Quand Fr. Naumann insistait sur le rôle « missionnaire »¹⁵ des chrétiens au sein d'un monde qui s'industrialisait de façon accélérée, il n'y avait aucun doute pour lui sur la nature concrète des objectifs que devaient se fixer les apôtres du « christianisme pratique »¹⁶ pour lequel il militait : il s'agissait pour eux prioritairement de regagner au sein de la classe ouvrière le terrain perdu au profit de la social-démocratie faute d'avoir perçu la nature exacte des préoccupations qui étaient les plus importantes pour les travailleurs de l'industrie. Pour atteindre cet objectif, Fr. Naumann estimait qu'il fallait revenir aux « fondamentaux » du christianisme et en particulier remettre en honneur la valeur de la personne rappelée de manière récurrente par le message évangélique. Pour lui, il fallait de ce fait ni plus ni moins que convaincre les ouvriers d'abandonner l'idée que seule une organisation collective les aiderait et amener chacun à s'engager individuellement dans une démarche volontariste seule à même, selon lui, de faire bouger les choses¹⁷.

Le volontarisme dont Fr. Naumann se faisait le porte-parole inlassable le conduisait à prendre ses distances par rapport à l'un des éléments fondamentaux de la doctrine social-démocrate rappelé par les différents programmes du parti : l'idée suggérée par Marx et Engels selon laquelle c'était en quelque sorte à la faveur d'une « évolution naturelle » que tôt ou tard la

13 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion IX », *in H*, 3 (1903) 9, 01.03.1903, p. 6.

14 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion IX », *in H*, 3 (1903) 9, 01.03.1903, p. 6.

15 Cf. NAUMANN, « Die Berufe », *in H*, 8 (1902) 8, 23.02.1902, p. 5.

16 Cf. note^o2.

17 Cf. NAUMANN (Fr.), « Die Sozialdemokratie als Vorarbeit für den christlichen Sozialismus », *in H*, 1 (1895) 2, 13.01.1895, p. 4.

révolution interviendrait¹⁸. Prenant appui sur le message évangélique, Fr. Naumann et ses amis opposaient à la foi révolutionnaire des disciples de Marx la conviction que c'était en s'engageant pour des « réformes pratiques sur la base de la forme actuelle de l'État », en optant pour une « politique pratique », c'est-à-dire pour l'« évolution » de la société plutôt que pour la « révolution », qu'on parviendrait à améliorer le sort de l'humanité¹⁹.

L'idée de « politique pratique », inséparable pour Fr. Naumann de la notion de « christianisme pratique », reposait chez lui sur la conviction qu'être chrétien, c'était par définition être présent au monde, de ce fait actif dans la société et se soucier de la satisfaction des besoins de l'être humain envisagé comme personne individuelle. Au centre de cette conception, il y avait l'idée empruntée à l'Évangile que ce n'était pas un quelconque sentiment de solidarité collective, mais bien l'« amour du prochain »²⁰, à même d'unir entre eux les hommes, qui seul pouvait former le ciment d'une société solidaire. C'est en faisant vivre l'« union fraternelle » voulue par le Christ, précisait Fr. Naumann dans son message pascal de 1897, qu'on parviendrait au « dévouement total à la justice » qui était au cœur de l'idéal chrétien²¹. C'est au nom même de cet idéal, soulignait Fr. Naumann par ailleurs, que le Christ avait marqué sa solidarité envers la « masse des pauvres et des défavorisés », envers ceux qui constituaient la « lie de la société », plutôt que de s'intéresser aux « forts, aux savants et aux riches »²².

Dans la conception que Fr. Naumann voulait faire partager à ses lecteurs, le « christianisme authentique » ne pouvait être que « protestation et opposition à l'égard du siècle, du monde, de la puissance, de l'argent et de la gloire », et il ne manquait pas une occasion de souligner qu'il avait les plus grandes difficultés à percevoir dans l'action des « Églises officielles », solidaires des « puissances établies », l'authenticité qu'il appelait de ses vœux²³. Pour appuyer son point de vue, il se référait au Christ lui-même,

18 Cf. [ANONYME], « Wochenschau », *in H*, 2 (1896) 45, 08.11.1896, p. 2.

19 Cf. [ANONYME], « Wochenschau », *in H*, 2 (1896) 45, 08.11.1896, p. 2.

20 Cf. Matthieu 22, 37-40 ; Marc 19, 29-31.

21 N[AUMANN], « Ostern », *in H*, 3 (1897) 16, 18.04.1897, p. 1.

22 N[AUMANN], « Kommet her! », *in H*, 3 (1897) 34, 22.08.1897, p. 1.

23 N[AUMANN], « Verschiedenerlei Passion », *in H*, 4 (1898) 13, 27.03.1898, p. 9.

assimilé par lui à un « combattant d'inspiration divine »²⁴ qui avait constamment exigé des « êtres pieux » qu'ils « combattent la loi naturelle impitoyable de l'économie »²⁵ et qu'ils aient le courage de « prendre d'importantes décisions pratiques » au lieu de céder à la tentation d'un « sentimentalisme [...] pusillanime »²⁶.

La christologie modernisée dont Fr. Naumann se voulait l'interprète situait Jésus aux antipodes de tous les conservatismes²⁷, des tendances autoritaires²⁸ et des interprétations lénifiantes du message évangélique dont il n'hésitait pas à mettre en évidence le caractère « explosif »²⁹. Quand Fr. Naumann se faisait de la sorte le porte-parole d'un christianisme quasiment révolutionnaire, il se référait directement à l'Évangile. Dans le droit fil de l'Évangile de Matthieu, il affirmait que la mission du chrétien était de « mélanger le levain de l'Évangile à la farine des conditions économiques afin que le monde devienne un royaume de Dieu »³⁰. Conformément au Sermon sur la montagne qu'il citait dans un autre texte, il renvoyait les chrétiens à l'exigence évangélique qui devait les conduire à devenir par leur action « le sel de la terre » et la « lumière du monde »³¹.

« Christianisme pratique » et théorie des deux royaumes

Sur le plan de la pratique politique, Fr. Naumann se réclamait d'un socialisme réformiste qui se distinguait de la doctrine social-démocrate sur un point majeur : le refus de tout « nivellement égalitaire » en fonction du principe selon lequel toute personne devait avoir la possibilité de vivre « à sa façon » et conformément « à l'idée de Dieu qui préside à sa destinée »³².

24 N[AUMANN], « Am Klostertor », in *H*, 5 (1899) 25, 18.06.1899, p. 9.

25 N[AUMANN], « Der Witwen Häuser », in *H*, 1 (1895) 21, 26.05.1895, p. 1.

26 N[AUMANN], « Die Nachfolge Jesu », in *H*, 3 (1897) 7, 14.02.1897, p. 1.

27 Cf. N[AUMANN], « Wochenschau », in *H*, 2 (1896) 7, 16.02.1896, p. 1-2.

28 Cf. N[AUMANN], « Ein Naturgesetz », in *H*, 3 (1897) 35, 29.08.1897, p. 1.

29 N[AUMANN], « Er soll sterben », in *H*, 4 (1898) 9, 27.02.1898, p. 9.

30 N[AUMANN], « Jesus mit der Geißel », in *H*, 1 (1895) 18, 05.05.1895, p. 1. Ici, Friedrich Naumann se réfère prioritairement à Matthieu 13, 33 (cf. également Luc 13, 20-21).

31 Matthieu 5, 13-14 cité in N[umann], « Salz und Licht », in *H*, 1 (1895) 5, 02.02.1895, p. 3.

32 [ANONYME], « Um der Reichen willen », in *H*, 2 (1896) 241, 11.10.1896, p. 2.

Il estimait avoir le devoir, en tant que chrétien, de s'engager dans la société, mais le « christianisme pratique » dont il se réclamait n'était en rien assimilable à une forme de christianisme politique. Sans se prononcer en faveur d'une séparation de l'Église et de l'État comme dans une société laïque, il estimait toutefois que, par rapport à l'état de faits qui prévalait en Allemagne à la fin du XIX^e siècle, les liens entre les deux institutions devaient se faire « plus souples »³³; sa référence lorsqu'il s'exprimait sur la question était la théorie des deux royaumes qu'il ne perdait jamais de vue quand il évoquait des questions politiques³⁴.

En tant que pasteur, Fr. Naumann ne concevait pas que ses confrères puissent garder le silence face aux problèmes de la société industrielle et, dans son journal, il était le premier à prendre la défense des pasteurs qui faisaient l'objet de procédures disciplinaires en raison de leur engagement en matière sociale et politique³⁵. Mais il n'interprétait pas pour autant le message évangélique dans un sens politique et rappelait toujours que l'Évangile était un « livre de foi »³⁶ qui s'adressait exclusivement à l'« homme intérieur » afin qu'il s'engage sur la voie d'une « métamorphose complète de son être »³⁷.

Les vérités de la foi et la révélation étaient pour Fr. Naumann des points de repère essentiels et permanents. Elles constituaient l'arrière-plan de ses prises de positions dans tous les domaines et singulièrement quand il s'agissait pour lui d'évoquer les possibilités dont l'homme dispose pour façonner son destin³⁸. Conformément à la conception luthérienne, il considérait que la liberté de l'homme était limitée et dépendait pleinement de la

33 Cf. « Unser Programm VII », in *H*, 3 (1897) 10, 03.07.1897, p. 5 (le programme en question, qui sera encore évoqué par la suite, est celui de l'Association nationale-sociale, cf. note^o1, *supra*).

34 Cf. Matthieu 22, 21.

35 Cf. au sujet de cette question récurrente au cours des premières années de parution de *Die Hilfe*: [ANONYME], « Nachklänge zum "Fall Wenck" », in *H*, 1 (1895) 12, 24.03.1895, p. 4-5.

36 N[AUMANN], « Wochenschau », in *H*, 1 (1895) 40, 06.10.1895, p. 1.

37 [ANONYME], « Wer war Jesus von Nazareth? Beantwortet in Briefen an einen Arbeiter. Zehnter Brief », in *H*, 1 (1895) 19, 12.05.1895, p. 2.

38 N[AUMANN], « Die Unmündigen », in *H*, 1 (1895) 16, 21.04.1895, p. 1.

grâce divine³⁹. Cette dépendance rendait à ses yeux la foi d'autant plus importante ; c'est ce qui le conduisait à interpréter le verset 9-18 de l'Épître de Paul aux Romains, – « ainsi il fait miséricorde à qui il veut, et il endure qui il veut » – de la manière suivante :

Nous avons affaire ici à une énigme ancienne à laquelle l'humanité est confrontée de toute éternité. Il est impossible par le recours à nos concepts de rendre compatible la logique inhérente à la notion infinie de Dieu et les besoins propres à une prédication qui atteigne tous les hommes. Paul lui non plus n'y est pas parvenu. Il s'adresse à l'individu comme si ses efforts et sa volonté avaient pour finalité la béatitude, mais ensuite il revient sur cette affirmation. Il subsiste une « antinomie », c'est-à-dire un mystère de la foi impossible à percer réellement. Nous sommes contraints de reconnaître l'existence de ce mystère, mais nous préférons renoncer à une interprétation complète de l'univers plutôt qu'à cette foi qui nous anime et qui dit que la volonté de Dieu est que tous les hommes soient secourus. Le Dieu qui a cette volonté est celui vers lequel nous porte notre espérance⁴⁰.

Dans la conception qui était celle de Fr. Naumann, la foi ne permettait pas à l'homme d'obtenir de certitudes définitives quant à la réalité des intentions de Dieu à l'égard de l'univers. La foi telle qu'il la concevait était cependant inséparable de la conviction selon laquelle la miséricorde divine était infinie⁴¹. C'est cette conviction, puisée dans la lecture de l'Évangile de Matthieu, qui fondait pour lui l'idée selon laquelle tous les événements terrestres étaient porteurs de sens :

Ce n'est pas nous qui faisons le progrès, mais Lui. Notre labeur et nos efforts y contribuent, mais sans Sa bénédiction rien ne s'accomplit. Quand notre force et notre vigueur dépérissent, Il fait s'épanouir de nouvelles plantes. Quand nous sommes flétris, Il verdit autre part. Quand nous avons perdu toute énergie, Il conserve son énergie. Pourquoi faire comme si l'univers était déjà perdu ! Ô, êtres de peu de foi, il vous suffit d'observer comment croissent les lis des champs!⁴²

39 Cf. N[AUMANN], « Willensfreiheit », *in H*, 3 (1897) 20, 16.05.1897, p. 1.

40 N[AUMANN], « Ein Rätsel », *in H*, 6 (1900) 33, 19.01.1900, p. 9.

41 Cf. N[AUMANN], « Die Lilien auf dem Felde », *in H*, 1 (1895) 25, 23.06.1895, p. 1.

42 N[AUMANN], « Die Lilien auf dem Felde », *in H*, 1 (1895) 25, 23.06.1895, p. 1. L'image de la croissance des lis des champs est empruntée à Matthieu 6, 28-30.

La conviction dont Fr. Naumann se faisait le porte-parole était inséparable de la certitude que « Dieu [était] présent dans le monde »⁴³ et avait, de ce fait, à l'égard de l'homme des attentes précises⁴⁴. C'est ce qui renforçait dans son esprit la certitude que « l'ordre du monde [était] stable » et témoignait de l'action d'un « Dieu de progrès »⁴⁵. En s'exprimant ainsi, Fr. Naumann ne professait ni une foi naïve ni des certitudes intangibles. À travers ce point de vue, il se référait explicitement au verset 13, 9 de la première Épître de Paul aux Corinthiens, – « car c'est partiellement que nous connaissons ; c'est partiellement que nous prophétisons » –, qu'il commentait dans les termes suivants :

Personne n'est à même d'interpréter la marche de l'histoire universelle ne serait-ce que jusqu'au début de la première décennie du siècle qui va venir. Ce qui adviendra est toujours en Dieu [...] Si nous ne voulons pas céder au désespoir, un créateur, un maître du monde nous est indispensable. Il n'est aucun progrès de la connaissance qui ait fait perdre à la foi la plus petite parcelle de validité⁴⁶.

« Christianisme pratique » et autonomie du politique

Le « christianisme pratique » dont Fr. Naumann se réclamait avait dans son esprit, rappelons-le, comme pendant une conception « pratique » de la politique. Cette « politique pratique » pour laquelle il militait, il la concevait comme fondée sur les valeurs du christianisme⁴⁷ avec comme objectif de répondre prioritairement par le biais de solutions concrètes aux besoins des plus modestes dans une société en mutation. Cette politique, telle qu'il la définissait, devait d'une part être placée au service de la modernisation économique de l'Allemagne et d'autre part permettre au *Reich* de prendre pleinement au sein de la communauté des nations la place censée légitimement lui revenir. Afin de parvenir à ces objectifs, Fr. Naumann estimait que les chrétiens de progrès devaient à la fois refuser toute attitude d'opposition systématique envers le régime wilhelmien et s'engager dans la voie de la

43 Cf. Prologue de l'Évangile de Jean (Jean 1, 1-18).

44 Cf. N[AUMANN], « Gott und die Sonne », in *H*, 3 (1897) 18, 02.05.1897, p. 1.

45 N[AUMANN], « Der neue Mensch », in *H*, 6 (1900) 21, 27.05.1900, p. 9.

46 N[AUMANN], « Stückwerk », in *H*, 5 (1899) 21, 11.06.1899, p. 9.

47 [ANONYME], « Unser Programm VII », in *H*, 3 (1897) 10, 07.03.1897, p. 4.

coopération avec toutes les forces qui, dans le cadre de l'ordre existant, militaient pour l'intégration de la classe ouvrière au sein de la nation⁴⁸. C'est en fonction de ces impératifs qu'à partir de 1896, Fr. Naumann milita pour un « socialisme national » d'« inspiration chrétienne »⁴⁹.

Ce « socialisme national » reposait sur un programme destiné à aider à consolider la modernisation du *Reich*. En matière de politique étrangère, il correspondait à une adhésion à la « politique mondiale » (*Weltpolitik*) initiée par Guillaume II, à la fois en matière coloniale et en ce qui concernait la construction d'une marine militaire capable de rivaliser avec la Grande-Bretagne. En politique intérieure, Fr. Naumann plaidait pour une coopération réelle entre la monarchie et le *Reichstag* ainsi que pour l'extension du suffrage universel masculin à tous les niveaux, y compris en Prusse. En matière sociale, Fr. Naumann mettait en avant la pleine solidarité de ses amis avec les travailleurs de l'industrie et leur refus résolu du « communisme révolutionnaire marxiste »⁵⁰.

Pour permettre la réalisation de ce programme réformiste, Fr. Naumann ne souhaitait pas la création d'un parti chrétien. Ceci aurait au demeurant été en contradiction avec la théorie des deux royaumes dont il se réclamait comme tout luthérien. Il tirait de cette théorie deux conséquences qui, dans toutes ses prises de position politiques, étaient d'importance fondamentale. En premier lieu, il estimait que le christianisme ne devait pas devenir une « affaire partisane », mais, tout au contraire, s'imposer au niveau de la vie publique comme « force de paix et de rassemblement »⁵¹. En second lieu, il tirait *toutes* les conséquences de l'idée d'autonomie du politique telle qu'elle découlait de la parole évangélique.

Dans le domaine pratique, la notion d'autonomie du politique signifiait pour Fr. Naumann que les considérations d'éthique ne guidaient pas en priorité la politique car, pensait-il, celle-ci reposait essentiellement sur des rapports de force. En fonction de cette analyse, tout en ne perdant pas de

48 Cf. à ce sujet le livre de Fr. Naumann, *Demokratie und Kaisertum. Ein Handbuch für innere Politik*. Berlin-Schöneberg: Buchverlag der «Hilfe», 4. neubearbeitete Aufl., 1905, VIII-231 p.

49 Cf. [ANONYME], « Unser Programm VII », in *H*, 3 (1897) 10, 07.03.1897, p. 4.

50 Pour ces divers aspects, cf. [ANONYME], « Grundlinien des National-sozialen Vereins (endgültige Fassung) », in *H*, 2 (1896) 49, 06.12.1896, p. 2.

51 [ANONYME], « Grundlinien des National-sozialen Vereins (endgültige Fassung) », *art. cit.*

vue ses convictions les plus profondes en tant que chrétien, Fr. Naumann avait pleinement conscience que ceux qui étaient solidaires de sa façon de voir les choses ne pourraient faire prévaloir leurs idées qu'à condition de constituer au sein de la communauté nationale une force suffisamment importante pour se faire entendre⁵². D'où ses plaidoyers inlassables pour la constitution d'un « parti national de masses »⁵³ qui ne serait pas un parti de classe, mais un parti de rassemblement. C'est afin de favoriser la naissance de cette formation qu'en 1896, avec ses amis, il créa l'« association nationale-sociale ». Mais il savait que cette structure à elle seule n'était pas assez puissante pour assurer le succès de la cause qu'elle défendait. C'est pourquoi, dès le départ, Fr. Naumann rechercha des alliés : dans son esprit, ces alliés potentiels se trouvaient parmi les représentants de l'aile révisionniste de la social-démocratie. Son espoir, déçu cependant assez rapidement, était que, sous l'impulsion de Bernstein, les sociaux-démocrates puissent se transformer en un parti socialiste réformiste avec lequel il serait possible d'œuvrer à l'instauration d'un socialisme national respectueux de la liberté individuelle et qui adopterait à l'égard de l'institution monarchique une attitude constructive. Parallèlement, il attendait de la monarchie qu'elle fasse preuve d'esprit d'ouverture à la société, en permettant une véritable démocratisation des institutions du *Reich*, notamment dans le sens du parlementarisme⁵⁴.

Dans le domaine de la politique étrangère, Fr. Naumann accordait à la notion de rapport de force une importance encore plus grande qu'au niveau de la politique intérieure. C'est au demeurant à ce domaine qu'il pensait prioritairement quand il affirmait l'autonomie de la politique par rapport à l'éthique. Les points de vue qu'il défendait à ce niveau étaient tout à fait conformes aux conceptions social-darwinistes⁵⁵ qui avaient cours à l'époque : il définissait l'histoire comme un « combat des nations entre elles » et la politique internationale comme une « lutte planétaire pour la vie » qui ne

52 Cf. NAUMANN (Fr.), « Wochenschau », in *H*, 4 (1898) 27, 03.07.1898, p. 2.

53 Cf. [ANONYME], « Grundlinien des National-sozialen Vereins (endgültige Fassung) », art. cit.

54 Sur ces deux derniers aspects, cf. NAUMANN (Fr.), *Demokratie und Kaisertum*, op. cit.

55 Sur le « social-darwinisme » cf. VOGT (Markus), *Sozialdarwinismus. Wissenschaftstheorie, politische und theologisch-ethische Aspekte der Evolutionstheorie*. Freiburg im Breisgau : Verlag Herder, 1997.

laissait aucune place au « principe d'une intervention humaniste dans les affaires des autres États »⁵⁶.

Tout en épousant les conceptions inspirées du social-darwinisme qui constituait la *doxa* de son époque, Fr. Naumann ne perdait pas pour autant de vue que la théorie des deux royaumes postulait la nécessité de prendre constamment en compte, au niveau de la réflexion sur l'histoire humaine, l'importance des *deux dimensions* évoquées par le texte évangélique.

C'est ce que démontrent en particulier les « méditations » (*Andachten*) qu'il publia en août 1900 dans son journal, après l'intervention allemande en Chine à la suite du soulèvement des *Boxers*. Les textes en question ont pour sujet les conséquences concrètes entraînées, selon Fr. Naumann, pour un chrétien par la politique mise en œuvre en Chine à l'initiative de Guillaume II.

Le premier de ces textes, une « lettre à un soldat », en date du 5 août 1900, était une justification de l'intervention militaire en Chine organisée autour de l'argument central selon lequel le « premier devoir [...] de tous les Allemands » consistait à contribuer à la « survie » de leur peuple. Cette lettre se terminait par une profession de foi de tonalité guerrière :

Dieu est présent partout où quelqu'un se sacrifie pour une grande cause. Les sacrifices consentis pour une grande cause ne sont jamais vains. C'est pourquoi tu ne dois pas perdre la foi en l'utilité de ton sacrifice, même si tu dois en souffrir. Tu crois en l'avenir de l'Allemagne. C'est également mon cas. Tu crois que Dieu veut cet avenir. C'est également mon cas!⁵⁷

En dépit de sa tonalité spécifique, la « lettre au soldat » ne constituait pas une apologie de la guerre. La « prière » (*Kriegsfürbitte*) publiée par Fr. Naumann une semaine plus tard dans son journal montre que, même lorsqu'il sollicitait Dieu dans une perspective patriotique, la théorie des deux royaumes conservait pour lui sa validité pleine et entière :

Il n'est pas possible de prier pour que l'Évangile soit diffusé par les armes, car nous savons que ce n'est pas le glaive qui propagera l'Évangile. Ce que nous sollicitons est de nature humaine⁵⁸.

56 Cf. NAUMANN (Fr.), « National und International », in *H*, 5 (1899) 43, 20.10.1899, p. 4 ; « Bernsteins äußere Politik », in *H*, 8 (1902) 29, 20.07.1902, p. 2.

57 N[AUMANN], « Brief an einen Soldaten », in *H*, 6 (1900) 31, 05.08.1900, p. 9.

58 N[AUMANN], « Kriegsfürbitte », in *H*, 6 (1900) 32, 12.08.1900, p. 9.

La reconnaissance par Fr. Naumann du caractère spécifique du politique ne signifie pas qu'il ait considéré éthique et politique comme des monades étanches et se soit interdit de porter des jugements moraux quand il abordait les questions relatives à la vie de la cité. Lorsqu'il traitait ce type de questions, il tenait à tirer *toutes* les conséquences entraînées par la théorie des deux royaumes.

Parmi ses prises de positions à ce niveau, les commentaires que lui inspira en 1898 la politique du *Reich* envers l'Empire ottoman sont certainement parmi les plus éclairants qu'il ait publiés. L'attitude de l'Europe à l'égard de la Turquie à cette époque était fortement influencée par le souvenir des massacres perpétrés en Arménie entre 1894 et 1896, et l'idée même d'un dialogue avec les Turcs ou d'une attitude constructive à leur égard rencontrait de nombreuses résistances. Fr. Naumann condamnait « avec la plus grande fermeté » « pour des raisons morales » les atrocités dont avaient été victimes les Arméniens⁵⁹. En même temps, cependant, il estimait que l'Allemagne ne devait pas perdre de vue les impératifs de la « *Realpolitik* » pour déterminer sa position face à la question d'Orient. D'où la remarque qu'il adressait à ceux qui incitaient le *Reich* à donner dans sa politique orientale la priorité à la morale :

Le bain de sang qui a été perpétré en Arménie constituait l'expression barbare et moyenâgeuse de l'attitude d'un État aux abois. Que Dieu nous garde de jamais vivre pareille situation ou de nous en rendre responsables ! Au niveau politique cependant, il faut que nous nous posions une question : le *Reich* allemand avait-il le devoir d'intervenir ? Le sentiment nous dit « oui », mais la raison nous dit « non »⁶⁰.

Pour justifier son point de vue sur cette question très délicate, Fr. Naumann estimait indispensable de s'appuyer sur l'autorité de Bismarck, l'exemple même pour lui du « christianisme pratique ». Et il rappelait à ses lecteurs que vingt ans avant le massacre des Arméniens, dans des circonstances comparables, le Chancelier de fer avait refusé d'intervenir en Bulgarie contre les Turcs parce qu'il était d'avis que pareille intervention

59 Cf. « Kaiserrede und Orientpolitik. Vortrag von Pfarrer Naumann in Berlin », in *H*, 4 (1898) 5, 18.12.1898, p. 5.

60 Cf. « Kaiserrede und Orientpolitik... », in *H*, 4 (1898) 5, 18.12.1898, p. 5.

aurait fatalement affaibli l'Empire ottoman et n'aurait pu, de ce fait, que porter préjudice à la stabilité de tout le sud-est du bassin méditerranéen⁶¹.

Évangile et Histoire

Les thèses défendues par Fr. Naumann sur le thème de la relation entre éthique et politique nous amènent au cœur du problème qui se situait au premier plan de toutes les préoccupations du chrétien engagé qu'il était : l'interrogation sur le rôle de l'Évangile à la fois au niveau de l'histoire universelle et à celui de l'existence personnelle du chrétien.

Cette question se trouvait au centre des *Lettres sur la Religion* déjà évoquées⁶². L'une des idées-clé de ces vingt-trois *Lettres* est que l'Évangile constitue « l'une des normes » qui guident la vie du chrétien, « mais n'est pas la seule » et que, en fonction de cette constatation, il faut reconnaître « les frontières qui s'imposent au christianisme »⁶³. L'une des frontières en question est marquée selon Fr. Naumann par la limite qui sépare le domaine du christianisme de celui de l'État. Car les problèmes que doivent résoudre les responsables de l'État font partie de ceux qui ne sont pas abordés « de manière substantielle » par le Nouveau Testament⁶⁴. « L'État, poursuit-il, a besoin de chefs » et, « qu'il soit démocratique ou aristocratique, l'État a pour fondement la volonté de placer les autres à son service ». C'est pourquoi « toutes les constructions qui veulent expliquer l'État comme l'expression de l'amour du prochain [...] ne reposent, dans une perspective historique, que sur des paroles creuses ». Car, « de par sa nature, [l'État] n'est pas amour, mais contrainte ». C'est pourquoi, en aucun cas, sa « morale » ne peut être celle de Jésus-Christ⁶⁵.

Mais pour Fr. Naumann, la nécessité d'admettre la réalité des limites imposées au christianisme au niveau des affaires de l'État ne devait pas amener le chrétien à douter de la toute-puissance de Dieu. Le problème essentiel qui, selon lui, se posait à tout tenant d'un « christianisme prati-

61 Cf. « Kaiserrede und Orientpolitik... », in *H*, 4 (1898) 5, 18.12.1898, p. 5.

62 Cf. *supra*, notes 13 et 14.

63 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion XX », in *H*, 9 (1903) 20, 17.05.1903, p. 6.

64 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion XXI », in *H*, 9 (1903) 21, 24.05.1903, p. 6.

65 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion XXI », in *H*, 9 (1903) 21, 24.05.1903, p. 6.

que » était celui de la relation qui pouvait exister entre la puissance symbolisée par l'État et l'amour incarné par le Christ :

Nous avons une connaissance du monde qui nous enseigne l'existence d'un Dieu de la puissance et de la force qui envoie sur terre la mort et la vie de même que l'ombre et la lumière et il est une révélation, une foi dans le salut qui, à propos du même Dieu, affirme qu'il est notre père. Dans le sillage du Dieu présent au monde se développe la morale de la lutte pour la vie et le service du père de Jésus est à l'origine de la morale de la miséricorde. Il n'existe pas deux Dieux, mais un seul. D'une manière ou d'une autre les bras des deux s'entrelacent. Mais aucun être mortel ne peut dire de quelle manière cela se produit. L'individu est toujours placé entre les deux, et, entre les deux, au prix de grandes difficultés et en recherchant la lumière, il essaie de se frayer son propre chemin. Voilà ce que j'ai voulu dire quand j'ai affirmé que la loi morale chrétienne n'est pas seule souveraine. Et cela ne veut pas dire que moi-même ou un autre voulions trouver une solution définitive à ce problème ancien et difficile ! Il me suffit de dire que je connais ce problème et que je perçois l'ambiguïté inhérente à tous nos actes. Celle-ci constitue une vraie souffrance. Mais il n'est pas, il n'a jamais été de religion sans souffrance⁶⁶.

Les paroles de Fr. Naumann ont ici la signification suivante : l'être humain – l'être religieux – est confronté à un mystère qu'il ne parviendra jamais à élucider ni complètement ni vraiment. Comme tenant d'un « christianisme pratique », il ne lui paraissait pas possible d'envisager « au sein du monde » l'existence d'un « chrétien théoriquement pur », et sa conviction était que « partout un fonds naturel d'intelligence conservatoire et combattive est associé à l'esprit de sacrifice et à l'amour du prochain ». Cette conviction était pour lui la traduction d'une réalité qu'il formulait ainsi : « le christianisme [est] une partie de la vie, mais il n'est pas toute la vie ». C'était en fonction de la reconnaissance de cette réalité, pensait-il, que le chrétien pouvait ancrer vraiment son action dans le réel afin de tenter de vivre conformément au message du Christ :

Je sais que tous, afin de pouvoir vivre, nous devons prendre conscience que les conditions naturelles du combat pour la vie constituent le fondement de notre existence et que ce n'est qu'en nous appuyant sur ce fondement que nous aurons la liberté de réaliser la morale supérieure qui est celle de l'Évan-

66 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion xxii », in *H*, 9 (1903) 22, 31.05.1903, p. 6.

gile, si tant est que la chose soit réalisable en prenant appui sur ce fondement. Cela constitue à mon avis la seule possibilité de rester authentique⁶⁷.

En plus de l'indispensable conscience pleine et entière de ces réalités, Fr. Naumann estimait qu'un chrétien authentique devait, par définition, être conscient du caractère historique du christianisme. Le christianisme, soulignait-il, avait vu le jour lorsque l'État, en tant que structure de pouvoir, existait déjà, et jamais il n'avait eu comme objectif la disparition de l'État. C'est pourquoi, pour un chrétien moderne, la reconnaissance de la « moralité » spécifique à l'État et sa propre profession de foi religieuse n'avaient rien d'incompatible⁶⁸. Car personne ne pouvait ignorer que le christianisme ne trouvait sa propre réalisation qu'« au sein de l'État, au sein de la communauté humaine née de la contrainte et des nécessités naturelles »⁶⁹.

En fonction de cette manière d'envisager le christianisme, Fr. Naumann était conduit à formuler au sujet du comportement qui aurait pu être celui du Christ s'il avait vécu au début du XX^e siècle les suppositions suivantes :

Souvent, quand je fais campagne pour la construction d'une marine militaire, je me demande : Jésus aurait-il agi ainsi ? Certainement pas ! Mais il aurait su qu'il faut qu'il y ait des gens qui le font. Il disait que son royaume n'était pas de ce monde ; mais des êtres désireux de vivre et d'agir en ce monde ont l'obligation d'avoir au sujet des fondements de la culture temporelle des idées aussi claires que sur les relations qui unissent les âmes à Dieu⁷⁰.

En fin de compte, la conviction la plus importante que Fr. Naumann voulait faire partager à ses lecteurs était que l'homme peut chercher et trouver « le Dieu infini [...] aussi bien dans le combat pour la vie que dans l'histoire de Jésus de Nazareth et de ses disciples »⁷¹.

67 Les citations précédentes sont empruntées à NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion XXIII », *in H*, 9 (1903) 23, 07.06.1903, p. 6.

68 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion XXI », *in H*, 9 (1903) 21, 24.05.1903, p. 6.

69 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion XXIV », *in H*, 9 (1903) 24, 14.06.1903, p. 6.

70 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion XXIV », *in H*, 9 (1903) 24, 14.06.1903, p. 6.

71 NAUMANN (Fr.), « Briefe über Religion XXVII », *in H*, 9 (1903) 27, 12.07.1903, p. 6.